LES DECORS DES BOUTIQUES PARISIENNES

Délégation à l'Action Artistique de la Ville de Paris

LA DÉLÉGATION À L'ACTION ARTISTIQUE DE LA VILLE DE PARIS
avec le concours
DU MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION DIRECTION DU PATRIMOINE
et
LA DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES DE PARIS-ÎLE DE FRANCE

LES DECORS DES BOUTIQUES PARISIENNES

ouvrage collectif présenté par
la Délégation à l'Action Artistique de la Ville de Paris

rédigé par
Georges GOMEZ y CACERES
et
Marie Ange de PIERREDON

avec la participation de
Antoine d'Albis, Béatrice de Andia, Jean Pierre Babelon, Réjane Bargiel, Charles Bourély, Rosine de Charon, Bruno Girveau, Georges Gómez y Cáceres, Béatrice Haurie, Odile Herbet, Monique Mahaux, Yves Papin, Marie Ange de Pierredon, Jean François Pinchon, Alain Pougetoux, Yvonne Saint-Geours

Vue interieure du Musée de la Pharmacie dans les années 1950. En 1887 est créé un Musée de la Pharmacie où sont rassemblées les céramiques pharmaceutiques des hôpitaux et des hospices parisiens. Sur de grandes tables de marbre fabriquées en 1814 lors de l'installation de la Pharmacie Centrale est exposé un matériel utilisé couramment dans l'officine ou le laboratoire : grands vases à confection d'hyacinthe ou de thériaque, pots et bocaux, grandes balances, appareil de Kipp destiné à la fabrication des gaz, blocs de cristaux, etc…

La pharmacie science, officine et leur maître

par Yvonne Saint-Geours
Conservateur Musée de l'Assistance Publique

Un jour le grand poète Charles Trenet, décrivant les pharmacies du Canada qu'on appelle aussi drugstores nous livra un inventaire qui nous fait encore sourire. Et cependant... crème à raser, huile à bronzer, parfums, cosmétiques, masques esthétiques, couches pour bébé, lait maternisé, pâte dentifrice, bonbons, pastilles... les cachets ne sont-ils pas bien cachés et les bidules devant les pilules ? Ainsi ce présente la boutique à vocation pharmacienne de la fin du XX^{e} siècle. Le pharmacien d'aujourd'hui n'agit-il pas inconsciemment comme celui des temps jadis gardant secrets, remèdes et recettes qui constituent son art ?

Mais qu'est-ce donc que la pharmacie ?

Pharmacie vient du mot greg αρμακόν que signifie à la fois le poison et le remède. Merveilleuse ambiguïté d'une discipline qui distribue également la mort et la vie[1]. Au XVI^{e} siècle, « la terre est une vaste pharmacie » écrit Paracelse dans sa doctrine des signatures[2] voulant faire comprendre que Dieu a créé les substances curatives dans l'unique dessein de guérir l'homme des maladies qui l'atteignent.

Dès l'époque préhistorique, l'homme a cultivé les plantes médicinales comme le pavot, la valériane, la camomille... il en connaissait les vertus et savait la manière de les accommoder. Dans la période historique, très tôt, les textes font état d'une science des remèdes. La plus ancienne indication connue a été trouvée en Mésopotamie, gravée sur une tablette d'argile en caractères cunéiformes ; elle date de 2 000 ans avant Jésus-Christ. Le papyrus égyptien Ebers (environ 1500 ans avant Jésus-Christ) contient 1 200 textes médicaux, mentionne 150 plantes médicinales et fait référence à des sources datant de 3000 ans avant Jésus-Christ. A Ninive, dans la grande bibliothèque d'Assurbanipal, roi d'Assyrie (669-631 avant Jésus-Christ) la pharmacie tient une place très importante. Les substances qui entrent dans la composition des médicaments sont en grande partie d'ordre végétal, thym, myrrhe, figues, dattes..., quelques matières minérales, très peu de matières animales. Elle comprend aussi des prescriptions qui diffèrent bien peu de celles d'à présent (potions, onguents, enveloppements, lavements...) avec leurs indications thérapeutiques et leur posologie. L'Inde ancienne a une connaissance des plantes propres à guérir qui est réputée remonter au deuxième millénaire avant Jésus-Christ, le Susrata-samhita (début du VI^{e} siècle avant Jésus-Christ) en énumère 700. En Chine, le premier code est rédigé 500 ans avant Jésus-Christ. Au cours du premier millénaire, les échanges de savoirs jouent un rôle important. Autour de la méditerranée, des écoles se créent, des théories sont énoncées. C'est ainsi que se constitue la somme de connaissances médicales attribuées à Hippocrate de Cos, vers 460-370 avant Jésus-Christ. La médecine européenne en sera profondément influencée. Bien que la doctrine d'Hippocrate attribue plus d'importance à l'équilibre des humeurs qu'à l'intervention des médicaments, dans le « Corpus hippocratum » on compte 300 drogues. Au premier siècle, dans « De materia medica », Dioscoride traite de la pharmacopée romaine, petite sœur de la pharmacopée grecque. Enfin, Galien au II^{e} siècle s'appuyant sur l'ensemble des connaissances construit une doctrine et érige un système qui va prévaloir pendant 1 500 ans. Il établit les

Faïence de petit feu, décor polychrome, fabrique parisienne, attribuée à Olivier, fin XVIII^e siècle. Vases H. 0,25 × D. 0,20 m. Cassolettes H. 0,26 × D. 0,39 m. Proviennent de Hôpital Beaujon. Musée de l'Assistance Publique. En 1784, Nicolas Beaujon décide de fonder un Hôpital pour les jeunes orphelins de la paroisse Saint-Philippe-du-Roule. Cet établissement comprend une pharmacie où l'on dénombre cent cinquante vases et cassolettes, attribués aux ateliers de Faenza.

Remarquons tout d'abord leurs formes inhabituelles : elles s'inspirent du répertoire néo-classique avec les pots en manière d'urnes antiques et du nouvel art de vivre, plus familier, plus domestique avec leurs vases en forme de soupières. Le décor est également remarquable par sa technique de petit feu et l'emploi d'un répertoire décoratif nouveau : bouquet de bleuets mais également guirlandes de palmes et d'éléments végétaux en façon de grotesques. Rappelons enfin la présence des armes de N. Beaujon sur chaque pot et l'existence d'une pièce centrale, le vase de montre, dont la décoration est encore plus élaborée. Autant de finesse et d'invention ne peuvent appartenir qu'à l'art d'un grand manufacturier, et l'attribution la plus soutenue proposait naturellement le nom de J. Chapelle. C'est pourtant à Louis-François Ollivier, demeurant rue de la Roquette dans le faubourg Saint-Antoine, qu'il faut rendre cette série. Les rapports entre la collection Beaujon et l'exemplaire signé du Musée Nationale de la Céramique sont en effet probants.

formules d'un grand nombre de médicaments complexes nommés « galenica » par opposition aux remèdes simples de matières végétales ou chimiques. En France, les pharmaciens furent appelés galéniens.

Des influences diverses infléchiront les connaissances et leur application. Les médecins arabes, puisant dans le patrimoine grec et indien, entendent faire recouvrer la santé par une diététique et une pharmacologie aux ordonnances complexes où se mêlent produits chimiques et médicaments d'origine végétale. Ils seront les premiers à faire de la science pharmaceutique une science indépendante.

La découverte du Nouveau Monde entraîne celle de nouvelles plantes médicamenteuses : quinquina, ipéca, gaïac... À l'époque précolombienne des phytopharmacopées savantes s'étaient constituées dans les empires de L'Amérique tropicale. En 1570, les conquérants espagnols découvrent dans les jardins impériaux du Mexique des Aztèques des drogues inconnues. Peu après la conquête, des praticiens amérindiens christianisés rédigent des codex, Martin de la Cruz énumère et décrit plus de 200 plantes médicinales.

Dans le même temps, les communications avec l'Extrême-Orient introduisent, par l'intermédiaire des voyageurs, certaines herbes de la vieille médecine chinoise. C'est ainsi que le (MA HANG) ou éphédra connu en Chine dès le VII^{e} siècle donnera après isolement l'éphédrine.

Il faut aussi rendre à l'invention de l'imprimerie le mérite d'avoir accru et facilité la diffusion du savoir.

Dans le monde contemporain, les chercheurs ont ouvert la voie aux produits de synthèse simplifiant la médication et son administration. Quelques pilules aujourd'hui contiennent autant de principes actifs que de grandes quantités de liquide il y a trois cents ans.

Par qui, où, cette science qui met en jeu la santé et la vie va-t-elle être exercée ?

Dans la plus haute antiquité, le prêtre, le médecin et le pharmacien sont confondus en une seule personne qui reçoit du dieu l'inspiration. La reconnaissance de la maladie et les remèdes à appliquer lui sont dictés. La guérison est, par l'intermédiaire du médicament, le fait de la volonté divine. Peu à peu la distinction entre le prêtre et le médecin s'affirme. La profession médicale se désacralise. Savant et philosophe, le médecin-pharmacien est muni du pouvoir de guérir par son savoir et par ses recettes.

Au III^{e} siècle, Cosme et Damien, deux frères d'origine mauresque, élevés par leur mère dans la religion chrétienne, exercent leur ministère en accomplissant quelques miracles (expulsion d'un serpent avalé par un paysan, substitution de la jambe gangrènée de leur sacristain par la jambe d'un noir récemment décédé. Ces actions miraculeuses font de ces saints les modèles de la science médicale et pharmacienne. Les pharmaciens les ont pris pour patrons malgré une iconographie invariable fort ambiguë représentant Saint-Cosme, le thérapeuthe tenant l'urinal, Saint-Damien, le pharmacien avec la spatule et le pot à onguent. La distinction est parfaitement signifiée et cette dualité indique déjà que les disciplines sont destinées à se différencier. Ce n'est qu'au Moyen Age que la séparation sera définitive.

La scission bien établie entre les deux sciences, les règlements se mettent en place. Les premières pharmacopées imprimées datent du XVI^{e} siècle. Un exemple peut donner une idée des exigences du métier. En 1546 à Nuremberg, on demande à un bon apothicaire de comprendre le latin, connaître les plantes, savoir préparer les médicaments dans des récipients bien choisis : pierre, bois, terre en évitant le métal. Mais voici qui est plus inattendu, l'homme marié sera préféré au célibataire, il doit être connu pour avoir de bonnes mœurs. Dans le Dispensatorium de Cordus, la profession a des contraintes surprenantes, l'entretien d'un bouc est nécessaire, l'animal sera nourri d'herbes particulières (persil, livèche, sauge...) durant le mois qui précède son sacrifice. Le pharmacien recueille, prépare et dessèche le sang coagulé qui servira à de multiples préparations. On voit se répandre de plus en plus l'utilisation des substances animales, ce sont généralement des organes (foie de loup, poumons de renard, estomac de poule...).

La pharmacopée de Nuremberg pénètre rapidement dans toute l'Europe grâce à des éditions à l'usage de chaque pays.

Après cette incursion anecdotique dans le domaine

zoologique, il faut donner aux herbiers la place qu'ils ont occupée dans la littérature pharmaceutique. Ils sont indispensables aux médecins qui y trouvent la description, la représentation dessinée avec la plus exacte précision des plantes, le mode de conservation, la préparation, l'usage thérapeutique et enfin la posologie. Leur intérêt médical s'atténue, au cours du XVII[e] siècle ils ne sont plus utilisés en dehors de la botanique.

Vers la fn du XVIII[e] siècle, l'essor de la chimie entraîne une approche scientifique de l'art pharmaceutique. Précurseur, Paracelse, déjà nommé, médecin apothicaire suisse, père de la chimiâtrie (médecine et chimie) attribuait la même valeur aux substances chimiques et aux substances végétales.

Chaque pays d'Europe possède bientôt sa pharmacopée officielle.

Dans l'Europe contemporaine, un dernier pas a été franchi avec la publication de la pharmacie européenne sous l'autorité du Conseil de l'Europe.

Faïence de grand feu. Fabrique de Saint-Cloud vers 1700. Proviennent de l'Hôpital des Enfants Trouvés. Musée de l'Assistance Publique. Vase H. 0,27 × D. 0,095 m. C'est à L'Hospice des Enfants Trouvés du Faubourg Saint-Antoine devenu Hôpital Trousseau en 1901, que furent regroupées les différentes collections de pots à pharmacie ayant appartenu aux différents hospices des Enfants Trouvés.
Cet ensemble se caractérise par sa terre de couleur chamois recouverte d'un émail bleu, son décor de rameaux fleuris, ses bracelets de perles, ses bouquets de fleurs et un décor en camaïeu blanc et noir.
Ces pièces proviennent vraisemblablement d'un ensemble commandé pour la nouvelle pharmacie de l'Hospice des Enfants Trouvés reconstruit par Boffrand en 1748.

Après ce survol historique de la naissance d'un art qui de sacré est devenu scientifique et laissant de côté le pittoresque, voyons comment on accède à la profession de pharmacien.

En France, à l'origine, les apothicaires sont groupés avec les épiciers en corporation. Ils utilisent les mêmes produits, entre autres le sucre et le miel qui entrent en grande quantité dans la préparation médicamenteuse pour en atténuer le goût souvent rebutant.

L'apothicaire doit avoir reçu la maîtrise qui l'oblige à de longues études. A Paris, le futur homme a l'art suit, chez un apothicaire, un enseignement pratique de quatre ans, puis six années de compagnonnage et progressivement une formation théorique. Le Collège de pharmacie créé en 1777 apporte le premier enseignement officiel pharmaceutique. Pour obtenir un diplôme, le postulant subit l'épreuve d'un examen qui se compose du commentaire d'un formulaire, de l'exécution des principales opérations pharmaceutiques et nous verrons plus loin qu'elles sont innombrables, de la reconnaissance de plantes et enfin de la réalisation d'un chef d'œuvre, obligation commune à toutes les corporations pour passer maître. Ce chef d'œuvre consiste à effectuer plusieurs préparations difficiles comportant nombreuses substances.

La déclaration royale du 25 avril 1777 rend définitive la séparation entre la corporation des épiciers et celle des apothicaires, les premiers conservent le droit de vendre des drogues simples, les seconds obtiennent le privilège de la confection des ordonnances. Cette séparation ne se sera pas faite sans heurts.

Sous le Consulat, la loi du 21 germinal an XI (11 avril 1803) réorganise la pharmacie française et ouvre la voie à une véritable formation universitaire.

Il n'est pas nécessaire de s'attarder sur les études pharmaceutiques d'aujourd'hui, elles sont longues et difficiles, à l'égal des autres études supérieures.

Que va faire notre apothicaire ? Où va-t-il exercer sa science ? Quels locaux, quels instruments, quels produits lui seront nécessaires et indispensables ? Enfin, quel sera son poids dans la société ?

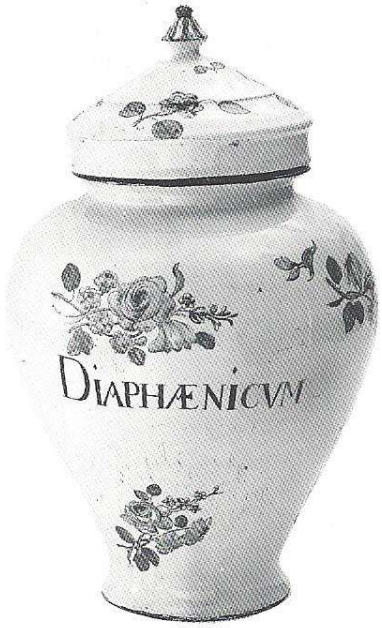
Faïence de petit feu, fabrique de Bourg-la-Reine, fin du XVIII^e siècle marque au pochai : B. la R. Pots cylindriques H. 0,22 × D. 0,12 m et H. 0,15 × D. 0,10 m. Musée de l'Assistance Publique. La distinction entre les productions de Sceaux et celles de Bourg-la-Reine est souvent difficile à établir. On y retrouve les mêmes entrepreneurs, la même technique et les mêmes décors. Ces pots étaient d'ailleurs traditionnellement attribués à la fabrique de Sceaux et l'on considérait toute autre hypothèse comme parfaitement aléatoire. C'est donc avec un intérêt certain que nous avons retrouvé la marque de Bourg-la-Reine sur plusieurs pièces de collection. Madame G. le Duc dont les travaux sur la Manufacture de Bourg-la-Reine font autorité, nous signale plusieurs inventaires de la fabrique où sont mentionnés des pots de pharmacie et souligne la continuité de cette production.

Comme nous l'avons vu, dans le monde antique le médecin pharmacien prépare lui-même ses remèdes sous la protection du Dieu. La pharmacie se développant il choisit un aide parmi ses élèves et fait construire des entrepôts où s'accumulent les réserves de remèdes, essentiellement végétales.

En Europe, on trouve les premières pharmacies dans les couvents. La vie conventuelle repliée sur elle-même et autosuffisante oblige à créer des infirmeries pour soigner les frères malades ou blessés. Les pélérins, les voyageurs, y trouvent aussi des mains chrétiennes pour les secourir. Attenant à l'infirmerie, le jardin des simples fournit les premiers éléments d'une thérapeutique primaire faite d'infusions et de décoctions. Les besoins croissants, l'officine prend de plus en plus d'importance et occupe un local distinct de l'infirmerie et spécialement conçu et aménagé pour la préparation des remèdes. A partir du XVI^e siècle, à la demande des populations des alentours, les moines vendent ou donnent des drogues préparées dans leur pharmacie. Ces moines apothicaires reçoivent une formation semblable à celle des pharmaciens laïcs. Quelques conflits naissent, ces derniers voyant avec regret leur échapper une activité lucrative.

La pharmacie du couvent contient une armoire aux poisons fermée à clef, des tiroirs pour les herbes, des vases de toutes formes en étain, faïence, grès, bois, des mortiers, des balances. La décoration n'est pas laissée au hasard. Des séries de pôts de faïence, des images pieuses et au cours du XVII^e siècle la représentation du Christ apothicaire. Cette iconographie qui fait référence à l'ancienne idée que les maux du corps ne sont que le reflet des malheurs de l'âme envahit les chapelles et les infirmeries. On y voit le Christ derrière un comptoir de pharmacie entouré d'étagères portant le matériel habituel, bocaux, drageoirs, boîtes à onguents dont les inscriptions évoquent, non les substances végétales ou minérales propres à soigner les maux physiques, mais les remèdes à l'âme chrétienne : foi, amour, espoir, charité, force, justice, pauvreté, constance, chasteté etc...

Dans les villes, près des hôtels-dieu, se sont installées les officines. Au Moyen Âge l'échoppe est un étal en plein air. Plus tard la boutique s'agrandit. Le mobilier ne diffère pas de celui de la pharmacie du couvent : un comptoir, des rayons portant des récipients variés, pots tiroirs, tonneaux sacs aux herbes... par la suite elle sera complétée par un laboratoire et des locaux pour entreposer les réserves comme nous l'avons vu dans le monde antique.



Faïence de petit feu, décor polychrome, fabrique de J. Chapelle, vers 1755. Vase H. 0,30 × D. 0,15 m. Marque : C. S. suivie d'une fleur de lys.
Vers 1750, les Frères de la Charité décident l'agrandissement de l'hôpital et commandent une nouvelle série de céramiques pharmaceutiques pour l'apothicairerie de l'établissement. Jacques Chapelle, Directeur de la fabrique de Sceaux est retenu et leur livre quelque temps après une collection dont l'intérêt est grand.
C'est en effet une des premières séries en faïence de petit feu, utilisant la polychromie et le décor au naturel. Le bouquet de fleurs et la technique rappellent Strasbourg mais avec une fraîcheur de tons très particulière tandis que les formes s'inspirent du répertoire traditionnel ; les vases sont légèrement galbés.

Comment fonctionne cet établissement ? Qui le fréquente, de l'étal du XIII^{e} siècle au « drugstore » de nos jours ?

Arrêtons-nous en chemin et pénétrons dans une apothicairerie du XVIII^{e} siècle.

La boutique proprement dite est vaste, le comptoir monumental, richement orné, trône au centre. Des étagères grimpent à l'assaut des murs jusqu'au plafond. Elles supportent des rangées de récipients divers où dominent les pôts et les vases de faïence qui se doivent d'être artistement décorés. Parmi ceux-ci, peut-être encore quelques Damas, vases rapportés d'Orient par les voyageurs et que tout pharmacien aisé se devait de posséder aux siècles précédents, mais les fabrications italiennes ont supplanté ces importations lointaines à usage purement décoratif. Tous portent des inscriptions en latin, inaccessibles au vulgaire, parfois ces inscriptions se réduisent à des signes ajoutant au mystère[3]. C'est dans ce cadre impressionnant que le médecin consulte avec le pharmacien. Tous deux composent la médication, prononcent des phrases savantes, de préférence inintelligibles, du patient. L'ordonnance sera ensuite préparée puis portée, probablement par un des aides, à son destinataire. Cette préparation est fort complexe et pour cela l'apothicaire a besoin d'un matériel spécialisé, d'espace, de produits divers et souvent multiples pour une même prescription, enfin d'un nombreux personnel. Le pharmacien est un chef d'entreprise. Moyse Charas dans son ouvrage : « Pharmacie royale galénique et chimique » qui fait autorité au début du XVII^{e} siècle nous renseigne sur la complexité du travail de notre homme.

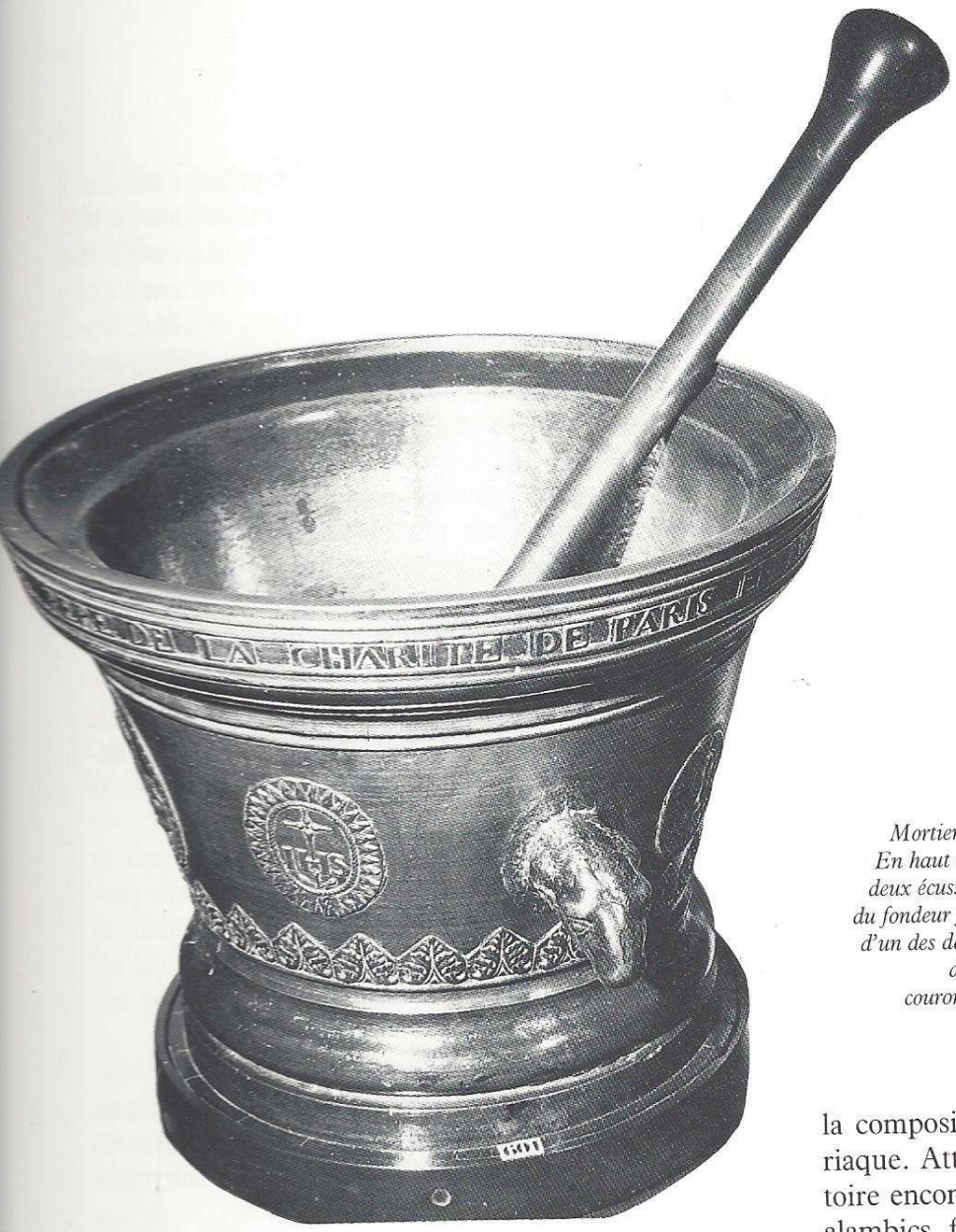
Le livre commence par la définition de l'une et l'autre pharmacie : « La pharmacie est la seconde partie de la médecine curative qui enseigne l'élection, la préparation et la mixtion des médicaments ». Ceci répond à la définition de la pharmacie des Anciens appelée galénique.

La pharmacie chimique des Modernes : « La pharmacie chymique doit être définie un Art qui enseigne à résoudre les corps mixtes et à connaître les parties dont ils sont composés, afin d'en séparer les mauvaises et de conserver et exalter les bonnes, et de les unir lorsqu'il en est besoin ».

Viennent ensuite les précisions concernant le travail proprement dit. Il va décrire le préliminaire à toute opération, l'élection : « L'élection est un discernement du bon médicament d'avec le mauvais ». La préparation du médicament s'accomplit en trois manières générales : en ajoutant, en retranchant et en changeant l'état du médicament.

Les Anciens connaissaient quatre principales préparations : la lotion, la trituration, l'infusion et la coction. Suivent toutes les manipulations que subit le produit initial, pas moins de soixante.

La lotion : on plonge et on lave dans l'eau ou dans quelque autre liqueur puis on procède à la purgation qui ôte le superflu (noyau, graine, etc...)



Mortier. Bronze H. 0,31 × D. 0,415 m. Inscriptions : En haut un bandeau de fleurs de lys daté 1637, sur le flanc deux écussons portant le monogramme J.M., entouré du nom du fondeur Jean Mégissier cerclé de palmettes, de part et d'autre d'un des deux écussons deux visages de putti, de part et d'autre du second des fleurs de lys surmontées d'une couronne. Deux poignées anthropomorphes. A la base un bandeau d'angelots.

La trituration : réduction en parcelles.

La cribration : séparation des parties fines des parties grossières.

L'humectation, la nutrition, la dissolution, l'insolation, la digestion et ainsi de suite.

Pour assurer la bonne qualité des produits, le pharmacien possède un jardin botanique où il cueille les herbes et où il cultive les plantes rares. Ces herbes sont triées par ses aides puis séchées, blanchies dans un local adéquat et exposées au soleil (insolation) si le médecin l'ordonne. Dans un magasin, il entrepose ses réserves végétales et minérales, quelques animaux naturalisés, crocodile, lézard, tortue, serpent y ajoutent une note exotique. Ils sont utilisés en partie dans la composition de remède complexe comme la thériaque. Attenant à la boutique elle-même, le laboratoire encombré de matériel lourd : presses, cornues, alambics, fourneaux que manipulent les assistants du maître. Là sont confectionnés les produits de base destinés à la préparation des ordonnances.

La torsion et le foulage pour exprimer les sucs ont été remplacés par la presse qui les obtient par compression.

L'action favorable du feu et sa vertu purificatrice sont reconnues dès l'antiquité. La distillation est une pratique très ancienne. Au cours des siècles, l'appareil à distiller s'est modifié, il est de plus en plus encombrant. Le fourneau à trous multiples permet de faire simultanément plusieurs distillations.

Pour l'exécution des ordonnances, un dosage rigoureux et une pesée exacte sont indispensables. Des balances de précision parfois protégées par des vi-

Faïence de grand feu, fabrique parisienne, fin du XVII^e siècle. Chevrette H. 0,21 × D. 0,06 m. Provient de l'hôpital Trousseau. Musée de l'Assistance Publique. L'évolution du décor au semis, caractéristique des productions de Saint-Cloud et de Paris dans la seconde moitié du XVII^e siècle est sensible, notamment avec l'apparition du bouquet de fleurs posé sur la bordure de la panse. Le motif est encore naturaliste mais il s'inspire manifestement du lambrequin rouennais.

trines viennent compléter la panoplie déjà fort diverse de la boutique.

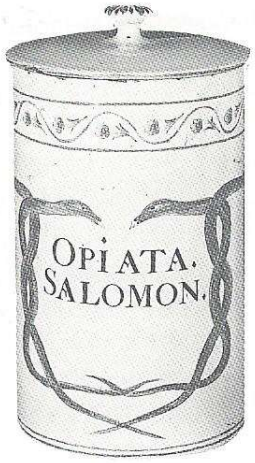
Au XVII^e siècle apparaît le pilulier, appareil à confectionner les pilules qui auparavant étaient fabriquées à la main. Elles sont dorées ou argentées en les agitant dans des petites sphères contenant de la poudre d'or ou d'argent. L'expression dorer la pilule fait référence à cette pratique dont le but était de rendre plus agréable à l'œil une médication souvent amère. On croyait aussi à l'action bénéfique des poudres, de pierres et de métaux précieux.

Dans ce matériel plus on moins spécialisé, le mortier tient la première place. C'est sans conteste le plus ancien instrument utilisé par l'apothicaire-médecin. Les premiers sont en matière dure (marbre, agathe, granit...) permettant de réduire en poudre, à l'aide d'un pilon, toutes les substances y compris les pierres précieuses (perles, grenats, saphirs, hyacinthes, topazes...). Le bronze fait du mortier un object d'art. Le fondeur donne alors libre cours à son imagination, il apporte un soin particulier à sa décoration, poignées zoomorphes, décor en relief de guirlandes de fleurs, mascarons, armoiries du propriétaire (souvent couvent ou hospice), nom du maître artisan, sa signature, la date d'exécution. Dans le laboratoire, on trouve de très grands mortiers où la pulvérisation se fait à l'aide d'un appareillage fixé au plafond. Ces mortiers sont couverts pour éviter que ne s'échappent des particules du produit broyé. Ce souci de fermer les récipients se retrouve dans les vases, pôts et chevrettes et s'explique aisément lorsqu'on sait que certaines préparations contiennent des matières précieuses comme celles énumérées précédemment.

Les vases pharmaceutiques abondent dans la boutique, ils sont aussi anciens que l'art de guérir. On en a fait de toutes sortes, en bois, corne, ivoire, étain, marbre, jaspe, albâtre, verre, plomb, argile, grès, faïence, porcelaine... Les vases d'argile remontent à l'occupation des cavernes avant l'époque historique. Ils seront utilisés pour la conservation de la plupart des médicaments jusqu'à l'adoption de la faïence. Les vases de grès avaient la même vocation. En France, la faïence ne fut adoptée qu'après la création, aux XVI^e et XVII^e siècles, des fabriques de Rouen, Nevers, Moustiers, Strasbourg...

Les besoins de la pharmacie ont largement contribué à l'essor de la céramique. Dès la Renaissance le marché se développe. Pour meubler l'apothicairerie

Faïence de grand feu, fabrique parisienne, XVIII^e siècle. Chevrette H. 0,27 × D. 0,06 m. Proviennent de la maison de secours de la rue Saint-Bernard Musée de l'Assistance Publique.



Faïence de petit feu, fabrique parisienne, fin du XVIII^e siècle. Pots cylindriques H. 0,20 × D. 0,12 m et H. 0,30 × D. 0,14 m. Décor de couleuvres entrelacées formant cartel reservé à l'inscription Musée de l'Assistance Publique.

d'un palais ou celle d'un monastère, la commande peut atteindre plusieurs centaines de pièces. Le pharmacien est un gros client.

Le mot « pot de pharmacie » recouvre l'ensemble des différentes formes utilisées dans les officines.

En France, les premières fabrications sont lyonnaises. A Rouen, au XVI^e siècle, Masséot Abaquesne s'illustre par l'originalité de ses décors et marque définitivement l'art du pot à pharmacie. Nevers ne suivra qu'au XVII^e siècle.

Les potiers de la région parisienne fournissent la capitale. Saint-Cloud, Sceaux, Bourg-la-Reine. C'est la raison pour laquelle l'exceptionnelle collection du musée de l'Assistance Publique de Paris contient peu d'éléments extérieurs à cette région.

Les formes de ces pots varient selon leur destination.

L'albarello d'origine islamique nous est arrivé via l'Italie. C'est un vase cylindrique présentant une embase à la partie supérieure qui permet de le fermer par un parchemin afin de protéger son contenu. Il est destiné à la conservation des denrées alimentaires et fait aussi partie du matériel de l'épicier. Dès la fin du Moyen Age, d'autres vases cylindriques apparaissent : pots à onguent, piluliers.

Le pot canon est un pot à onguent plus allongé, il repose en général sur un piédouche. Il contient les confections, les électuaires, les opiats, les baumes.

La chevrette est un vase ovoïde muni d'une anse verticale et d'un goulot. Elle reçoit les sirops, les miels et les huiles. C'est une céramique réservée au pharmacien. Au cours du XVI^e siècle, ils en demandent l'exclusivité et engagent des procès contre les épiciers qui continuent d'en exposer dans leur boutique. Le 16 septembre 1709, sentence est rendue contre Veret qui en sa qualité d'épicier n'a pas le droit « d'avoir des pots et chevrettes de fayence, qui sont la seule marque de l'apothicairerie et que cet étalage pourrait tromper le public pour s'adresser à luy et acheter des drogues qu'il ne luy est pas permis de composer ny de débiter ».

Faïence de grand feu, fabrique de Deroche, vers 1800. Pots cylindriques H. 0,22 × D. 0,12 m. Marque : Deroche frères à Paris. Provenant de la pharmacie centrale. Musée de l'Assistance publique. Le décor de branchages noués à la fleur de rose et à la pensée assure le succés de la maison Deroche. On le retrouve à quelques variants prés sur plusieurs collections des hôpitaux parisiens, et de nombreuses officines ont conservé des exemplaires analogues. L'ensemble ne manque pas de charme : la forme du pot est fonctionnelle tandis que le « chapeau chinois » apporte une touche de fantaisie et que le fond blanc sert à la perfection l'harmonie chaleureuse d'une polychromie de petit feu. On remarque cependant une sécheresse de facture qui souligne le déclin de l'artisanat alors que le décor peint à la main tend à disparaitre.

Les bouteilles, les gourdes, les cruches, souvent de grande taille, contiennent les liquides, solutions ou élixirs.

Les terrines ou soupières ne font leur apparition qu'à la fin du XVIII[e] siècle.

Certains vases sont en forme d'urne ou de cassolette.

Les potiches sont de grands vases ornementaux, seule l'inscription sur la panse permet de les distinguer de celles qu'on trouve dans les cabinets ou sur les dessus de cheminées. Leur forme est d'origine chinoise.

Le pot à thériaque est le plus important des pots de pharmacie, par sa taille et par sa destination. C'est un vase de grande dimension. En 1702, Rouvière apothicaire à Paris possédait un vase colossal fabriqué d'après ses indications « lequel contenait deux mille deux cents livres de thériaque préparée par lui-même ». Sans atteindre toujours de tels excès ce vase est le symbole de la préparation médicamenteuse. Il est destiné aux quatre grandes compositions galéniques : thériaque, mithridate, confection d'alkermes et d'hyacinthe. Il peut contenir d'autres préparations comme l'orviétan... Il est en forme d'urne, possède un couvercle et deux anses et est chargé, parfois même surchargé, d'ornements.

La thériaque est la préparation galénique ou cardinale. Dans sa composition entre un nombre considérable de substances différentes tant minérales que végétales et animales. La thériaque des Anciens d'Andromaque le Père en contient soixante six parmi lesquelles le foie de vipère et l'opium. Monsieur Daquin, médecin du roi Louix XIV, réduit ce nombre à trente sept. Il existe aussi une thériaque « du pauvre » qui ne comprend que quatre drogues : de la racine de gentiane, d'aristoloche ronde, des baies de lauriers, de la myrrhe, du miel blanc, de l'extrait de baies de genièvre. Le plus étonnant est que cet électuaire peut être utilisé aux mêmes soins curatifs et aux mêmes doses que les deux précédents et donner les mêmes résultats.

Les épiciers avaient le droit de vendre les compositions galéniques fournies par l'apothicaire, mais la confection leur en était interdite.

Ces vases bien qu'utilitaires sont pour le faïencier l'occasion de développer son goût artistique. Au XVIII[e] siècle, il utilise le caducée (entrelac de couleuvres, emblème de la science pharmaceutique), comme motif ornemental formant les anses ou en encadrement du cartel destiné à l'inscription. Au XIX[e] siècle, une iconographie emblèmatique se répand, animaux, végétaux, minéraux rappellent les nombreaux produits composant certaines drogues.

Les céramistes de Saint-Cloud et de Paris adoptent un décor de semis de fleurs et de bouquets parmi lesquels apparaissent quelques oiseaux.

Les décors inspirés de l'Orient : le rocher percé, la fleur d'œillet, le lambrequin seront très largement exploités et interprétés par les faïenciers rouennais.

Le lambrequin si fréquemment utilisé non seulement par Rouen mais à son imitation par les artistes Lillois, Bordelais, etc... mérite qu'on s'y arrête. Antoine de la Sale en 1458, dans son traité du tournoi en donne cette définition « voile qui décore le heaume des chevaliers dont l'usage uniquement décoratif s'est répandu en Occident à la suite des croisades et sur l'imitation d'une pièce de tissu que les cavaliers arabes utilisaient pour se protéger du soleil. Ce motif est utilisé ensuite dans la tapisserie, l'orfèvrerie et enfin la céramique. Une autre origine peut aussi être retenue, les Chinois avaient l'habitude de placer sur leur vases une pièce de broderie autour du col.

Faïence de grand feu, de petit feu, décor à la rose, à la fleur de pensée, à la guirlande fleurie, à la couronne de laurier, etc... monochrome, polychrome nous les retrouverons dans les notices des objets composant la boutique du pharmacien.

Lorsqu'apparaît la porcelaine dure le décor se simplifie jusqu'à ne présenter qu'un filet doré. Les bocaux en verre abondent à la fin du XIX[e] et au début du XX[e] siècle.

Point n'est besoin aujourd'hui de tous ces objets devenus pièces de musée. Les grands laboratoires pharmaceutiques emploient des groupes de chercheurs qui découvrent et expérimentent de nouveaux médicaments. Fabriqués industriellement ces médicaments sont vendus dans les pharmacies sous la responsabilité d'un pharmacien diplômé. Les préparations ont à peu près disparu. Il est très rare qu'un médecin en fasse figurer dans ses ordonnances. Mais

le pharmacien reste encore de nos jours l'homme providentiel. Il est consulté pour soigner les petits maux : rhume, douleurs, indigestion, qui semblent trop bénins pour nécessiter la consultation d'un médecin. C'est aussi à lui que pense l'homme de la rue en présence d'un léger accident : malaise, chute, plaie superficielle. Il peut donner les premiers soins avant une intervention plus importante si elle est nécessaire. En toute circonstance, il est de bon conseil.

Voici donc très rapidement contée l'histoire de la science et de la profession pharmaceutique. Il ne me paraît pas nécessaire de parler de la grande révolution que la découverte des sulfamides et des antibiotiques a apportée dans notre monde moderne. L'allongement de l'espérance de vie, grâce à la guérison des maladies infectieuses due en grande partie à cette découverte, parle d'elle même.

Avant de terminer cette étude, je voudrais apporter quelques précisions sur deux sujets particuliers : les jardins botaniques et la découverte du quinquina.

La prééminence des remèdes à base de plantes a entraîné la création et la multiplication des jardins botaniques. Depuis l'homme des cavernes, la nécessité d'avoir une réserve naturelle de plantes s'est imposée. L'apothicaire possédait un jardin d'herbes médicinales. Les hôpitaux, les couvents aussi, pour approvisionner leur officine. Dans les grands domaines, un carré de simples était réservé au potager afin que la mère de famille puisse y récolter les herbes fraîches pour sa pharmacie personnelle. La maîtresse de maison avait souvent les connaissances suffisantes pour préparer une médication simple apte à soigner les indispositions passagères.

Au XVI[e] siècle, Jean Robin apothicaire entretient dans l'île de la cité un minuscule jardin du Roy où il cultive les plantes destinées à la pharmacie du palais.

En 1577, Nicolas Houel crée à la Maison de la Charité Chrétienne un jardin des simples pour les besoins de cette Maison.

Au début du XVII[e] siècle, Gui de la Brosse obtient du roi les fonds nécessaires pour créer un jardin des plantes médicinales « où le peuple ait recours en ses infirmités, où les disciples de la médecine puissent apprendre et où ceux qui la professent s'adressent à leurs besoins ». En 1633, il achète 24 arpents qui constituent le jardin royal des plantes. Premier état de notre Jardin des Plantes. Ces quelques exemples pris au cours des siècles indiquent l'importance attribuée à la culture des plantes officinales. Aujourd'hui elles font l'objet d'un nouvel engouement. Les médecines dites « douces » en font grand usage. Livres et conseils fleurissent sur le sujet. Chacun peut puiser dans la pharmacie du « Bon Dieu » et y trouver remèdes à ses maux, du moins l'espère-t-il. Qui ne rêve, dans nos villes polluées par les automobiles, d'avoir comme l'indien amazonien « une maison entourée d'une grande aire soigneusement désherbée et ornée çà et là de petits buissons de plantes médicinales et aromatiques[4]. C'est de ce nouveau monde que nous est venu le quinquina, plante qui a fait faire à nos ancêtres un pas considérable dans la lutte contre la fièvre.

La découverte de ce puissant fébrifuge encore utilisé de nos jours sous forme de quinine est d'origine légendaire[5].

Il est introduit en Europe par les jésuites au milieu du XVII[e] siècle mais ne figure pas dans la pharmacopée française avant 1680. Il semble que les médecins français n'aient pas su l'administrer avant cette date. Il suscite la méfiance et le scandale du fait de son universalité. Fièvre tierce, fièvre quarte, aucune ne lui résiste. Ce remède efficace remet en cause certains acquis de la médecine traditionnelle. Il rend caduque la doctrine d'Hippocrate selon laquelle le mal doit être soigné par son contraire.

La pénétration de ce nouveau remède provoque une évolution de la thérapie et de la pharmacologie. L'évolution de la pharmacologie étant liée à la chimie et à la physique, les expériences sur le quinquina conduisent à donner la composition chimique de l'écorce et à la rendre spécifique de nombreuses maladies.

Au XVII[e] siècle, il devient le remède universel mais reste réservé aux riches. Son prix élevé est dû en grande partie à l'éloignement et aux difficiles conditions de transport et de conservation. Il est non seulement utilisé pour traiter la maladie mais comme tonifiant, apéritif, digestif. Enfin, c'est la drogue à la mode. Il suscite tant d'admiration que les écrivains s'en emparent. Madame de Sévigné en parle dans ses

lettres, Racine, Boileau, La Bruyère vantent ses mérites. La Fontaine écrit le « Poème du quinquina », une pièce est jouée à l'Hôtel de Bourgogne « Arlequin prince du quinquina ou véritable remède anglais ». Pour clore le sujet, un auteur anonyme apporte une conclusion poétique à mon propos[6].

Remède préférable à tous les panacées
Le sort te recélait au bout de l'univers
Mais les peines qu'on souffre à franchir tant de mers
Par un si cher présent sont bien récompensées.

1. Cette ambiguïté est peut-être le reflet de la doctrine d'Hippocrate selon laquelle la santé du corps est le résultat de l'équilibre des quatre humeurs : la chaude, la froide, la sèche et l'humide. L'état de maladie est provoqué par la déficience de l'une ou l'autre de ces quatre humeurs. Pour retrouver la santé, il faut combattre la déficiente par son contraire : la froide par la chaude, la chaude par la froide, l'humide par la sèche et la sèche par l'humide.

2. Paracelse (1493-1541) élabore une théorie selon laquelle les plantes sont porteuses de marques indiquant leurs vertus thérapeutiques : la noix évoque les replis du cerveau et sera utilisée dans les troubles mentaux, les plantes velues ou aux racines chevelues feront merveille pour contrarier la chute des cheveux, etc.

3. Le 25 juin 1855, le ministre de l'Agriculture du Commerce et des Travaux publics, dans une lettre adressée au Préfet de la Seine, demande que soit prise « la décision d'imposer aux pharmaciens l'obligation de placer sur les fioles ou paquets contenant des médicaments toxiques destinés à l'usage externe une étiquette de couleur tranchante, portant l'indication de cet usage. » Cette demande est faite pour éviter les accidents dus à la confusion entre les médicaments à usage externe et ceux à usage interne. Dans cette même lettre le ministre explique « Il est vrai que dans le but de prévenir la confusion, les pharmaciens ont ordinairement soin d'indiquer par ces mots : usage externe, que le médicament serait dangereux s'il était pris intérieurement. Mais indépendamment de ce que cette précaution peut être souvent négligée, elle ne s'adresse qu'aux personnes qui savent lire… »
La pharmacie est devenue une science exacte et son application doit être accessible à tous.

4. Philippe Descola dans la nature domestique (Symbolisme et praxisme dans l'écologie des Achouar).

5. Lire la thèse de Martine Petit Jean « La découverte d'un médicament contre la fièvre : le quinquina dans l'audience de Quito et en Europe à la fin du XVII[e] et au XVIII[e] siècle ». Paris, Sorbonne 1982.

6. Il aurait fallu aussi parler de l'opium et de la morphine, sujets hélas si abondamment abordés dans la presse, la littérature et le cinéma. Ces drogues ont été bien malheureusement détournées de leur objectif.

Porcelaine dure, fabrique d'Acloque, début du XIX[e] siècle.
Pots cylindriques H. 0,30 × D. 0,16 m. Provient de la Pharmacie Centrale. Musée de l'Assistance Publique. En 1812, l'installation de la Pharmacie Centrale des Hôpitaux dans l'ancien hôtel de Miramion détermine la commande d'une importante série de vases pharmaceutiques. Ces pots sont demeurés en place et leur origine est rappelée par une inscription, au dos, Pharmacie Centrale des Hôpitaux de Paris.
Ils ont une forme cylindrique très simple, un décor limité au filet doré et sont réalisés en porcelaine dure, autant d'éléments qui les distinguent des réalisations précédentes. Cette évolution s'explique par l'industrialisation de plus en plus grande de cette activité ; plusieurs entreprises dont la Maison Acloque qui devient le fournisseur des Hôpitaux de Paris, se spécialisent dans la fabrication de pots de pharmacie ou dans leur décoration.